



# LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE N'EXISTE PAS\*

\* Du moins certains le croient

■ Les 27 et 28 septembre, George W. Bush ouvrira à Washington une conférence sur le réchauffement climatique. Et 191 pays se rencontreront à Bali en décembre pour négocier l'après-Kyoto. ■ La plupart des scientifiques appellent à une action urgente et vigoureuse pour éviter une catastrophe. ■ S'accorder sur cette action sera difficile, car le lobby niant l'importance du réchauffement dispose d'une grande influence. Et ses arguments scientifiques ne sont pas tous infondés.

## Comment travaille le lobby des sceptiques

Aux Etats-Unis, certains scientifiques, industriels et hommes politiques de droite continuent de nier l'existence du changement climatique. Enquête.

NEWSWEEK (extraits)  
New York

**B**arbara Boxer présidait la commission de l'environnement du Sénat depuis moins d'un mois quand le verdict est tombé en février dernier : "Le réchauffement du système climatique est sans équivoque", concluait un rapport du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat [GIEC, l'organe international qui compile régulièrement les résultats de la recherche en climatologie], élaboré par 600 scientifiques travaillant pour les gouvernements, les universités, les associations écologistes ou des entreprises de quarante pays. Pis, il y a une probabilité de 90 % que les émissions de gaz à effet de serre provoquées par la combustion de carburants fossiles causent des vagues de chaleur plus graves entraînant des sécheresses plus longues et des pluies plus torrentielles qui donneront lieu à des inondations plus importantes. Pire que ce que prévoient les études précédentes. Voilà des décennies que certains contestent que le climat soit en train de changer du fait de l'activité humaine, mais M<sup>me</sup> Boxer s'est dit qu'avec "les énormes avancées de la science, le temps des sceptiques était compté".

Alors qu'elle quittait une réunion avec le patron du GIEC, une collaboratrice lui communiqua pourtant une information stupéfiante : un lobby conservateur longtemps financé par la compagnie pétrolière ExxonMobil offrait 10 000 dollars à des scientifiques pour rédiger des articles critiquant le nouveau rapport et les modèles informatiques sur lequel il reposait.

► Dessin de Kopolnitsky, Etats-Unis.

■ **On cause**  
Les réunions au sommet sur le réchauffement se multiplient. La conférence internationale sur le climat des 27 et 28 septembre à Washington, voulue par George W. Bush, arrive après la réunion de Vienne, qui s'est conclue le 31 août, et avant la conférence de l'ONU sur le changement climatique (UNFCCC) de Bali, prévue du 3 au 14 décembre prochains. La conférence de Vienne a réuni un millier d'experts durant une semaine, à l'invitation de l'UNFCCC. En Indonésie, ce sont carrément les 191 Etats membres de cette instance onusienne qui se retrouveront à Bali (Indonésie) pour y définir l'après-Kyoto. Car le thème de toutes ces rencontres est de négocier les mesures qui devront prendre la relève de celles définies dans le protocole de Kyoto, qui expire en 2012.



"J'ai compris, confie M<sup>me</sup> Boxer, qu'il y avait derrière tout ça des gens résolus qui n'avaient pas l'intention de renoncer." Certes, 19 millions de personnes ont regardé les concerts Live Earth en juillet et les magazines "verts" remplissent les rayons des marchands de journaux, et *Une vérité qui dérange*, le film tiré du best-seller éponyme d'Al Gore, a remporté un oscar. Mais, en dehors de Hollywood, de Manhattan et autres lieux où vivent ceux qui causent, la machine à nier tourne à plein régime – et continue à modeler la politique du gouvernement et l'opinion publique.

Depuis la fin des années 1980, scientifiques dissidents, groupes de réflexion capitalistes et certaines grandes entreprises mènent une campagne savamment orchestrée et abondamment financée pour entretenir le doute à propos du changement climatique. En Europe et au Japon, la majorité des gens considèrent que le réchauffement climatique fait l'objet d'un large consensus chez les climatologues et que ceux-ci pensent que le climat est altéré par les gaz à effet de serre – qui proviennent essentiellement de la combustion du charbon, du pétrole et du gaz ►



◀ Des inondations sans précédent ont frappé la Grande-Bretagne en juillet 2007. Ici à Tewkesberry.

Stephen Hird

## STATISTIQUES L'année la plus chaude du XX<sup>e</sup> siècle ? 1934

**La NASA s'est trompée dans ses calculs de températures pour la fin du siècle. Une aubaine pour les sceptiques.**

Dernier revirement en date dans la saga du réchauffement planétaire, le Goddard Institute for Space Studies (GISS) de la NASA vient de réviser ses données et d'annoncer que l'année la plus chaude en moyenne de l'histoire des Etats-Unis n'est pas 1998 mais 1934 (avec 0,02 °C de plus). Cette révision fait suite à la découverte par Stephen McIntyre, un géophysicien et mathématicien canadien qui s'adonne en amateur à la météorologie, d'une erreur de méthodologie dans la normalisation des données de températures effectuée par la NASA. Ces nouvelles données ébranlent la thèse chère aux écologistes que six des dix années les plus chaudes du pays ont été enregistrées depuis 1990. C'est faux. La NASA admet aujourd'hui que c'est dans les décennies 1930 et 1940 que ces six années se situent, soit avant que la plus grande partie des émissions industrielles de gaz carbonique ait été relâchée dans l'atmosphère.

Tels sont les nouveaux faits. Reste à savoir quelle incidence cette révision des données peut avoir. La NASA assure que cela est négligeable et ne doit pas être "utilisé par ceux qui critiquent la thèse que le réchauffement planétaire est dû à l'activité industrielle pour semer la confusion". Gavin Schmidt, du Goddard Institute, note qu'en dépit des corrections les années 2002-2006 ont été plus chaudes aux Etats-Unis que les années 1930-1934 et que les températures de ces deux périodes sont légèrement moins élevées que celles des années 1998-2002. Des écologistes ajoutent que les dernières années, en particulier 1998 et 2006, ont été "les plus chaudes" jamais enregistrées. Mais il n'est pas non plus certain que la correction des données soit aussi insignifiante que la NASA le prétend. Sachant que la température dans le pays s'est élevée de 0,21 °C depuis 1920, la surévaluation de 0,15 °C avant correction représente plus des deux tiers de la hausse de température observée tout au long de cette période. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette affaire remet en question la crédibilité des

modèles climatiques. Dans les années 1990, à peu près tous prédisaient un réchauffement à partir de 2000-2010 ; or les nouvelles données montrent que, jusqu'ici, cette tendance ne s'est pas confirmée aux Etats-Unis.

Ah zut ! La plupart des mises en garde alarmistes lancées par Al Gore et les médias reposent sur ces systèmes de prévisions. Et, bien que l'on sache désormais qu'ils sont tout sauf précis, ces modèles vont malgré tout servir sous peu de base à une politique qui va coûter plusieurs milliards de milliards de dollars.

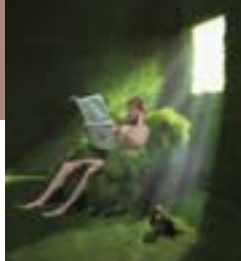
Le plus préoccupant, dans ces révisions, est qu'elles montrent que le débat sur le réchauffement planétaire obéit au principe deux poids, deux mesures. Si une erreur similaire avait été commise par des climatologues contestant la thèse du réchauffement climatique, les médias et les écologistes les auraient accusés de truquer les chiffres pour dénaturer la vérité scientifique. Inversement, la bourde de la NASA n'a été dévoilée que parce que des blogueurs l'ont dénoncée sur Internet.

Depuis le début de l'année, la NASA

a publié cinq communiqués de presse alarmants sur le rythme du réchauffement climatique, mais elle s'est contentée d'un commentaire sur son site pour reconnaître son erreur et le fait qu'elle avait surestimé le réchauffement. James Hansen, un climatologue de premier plan de la NASA, qui a accusé le gouvernement Bush de le censurer sur la question du réchauffement planétaire, n'a pas l'air embarrassé par le faux pas commis par son agence. Il affirme que les contestataires de la thèse du réchauffement – les "fous du roi", comme il les appelle – s'en servent pour "semer la confusion dans le public sur l'état des connaissances concernant le réchauffement planétaire, ce qui a pour effet de retarder la mise en œuvre d'une action efficace contre le changement climatique".

Soyons clairs : l'agence de M. Hansen surestime l'ampleur du réchauffement et il s'agirait d'un complot des "sceptiques" ? Il y a pourtant de quoi se demander pourquoi ces derniers ne sont pas plus nombreux.

*The Wall Street Journal, New York*



# en couverture

► naturel qui alimentent en énergie l'économie mondiale. L'influence de la machine à nier reste en revanche forte aux Etats-Unis, si l'on en croit un sondage réalisé cette année par *Newsweek* : 39 % des personnes interrogées déclarent que les climatologues sont "largement divisés" quant à la réalité du réchauffement de la planète ; 42 % déclarent qu'ils sont également divisés à propos du rôle de l'activité humaine dans le réchauffement climatique ; seuls 46 % pensent que l'effet de serre se fait déjà sentir aujourd'hui.

Résultat du travail de sape des sceptiques, les innombrables déclarations sur l'urgence de mettre un frein au changement climatique n'ont pour l'instant pas débouché sur grand-chose de concret. Certes, en septembre dernier, Arnold Schwarzenegger a signé une loi engageant la Californie à refaire revenir ses émissions de dioxyde de carbone au niveau de 1990 d'ici à 2020 et de les réduire encore de 80 % d'ici à 2050 ; certes, neuf grands groupes américains – parmi lesquels Alcoa, Caterpillar, Duke Energy, Du Pont et General Electric – ont appelé en janvier le Congrès des Etats-Unis à "adopter une législation nationale stricte" pour réduire les émissions de gaz à effet de serre. Mais, même si au moins huit projets de loi en ce sens ont été déposés, leur sort reste incertain.

En juin 1988, James Hansen, un climatologue de la NASA, fut invité à témoigner devant une commission du Sénat dont faisait partie Al Gore. Le chercheur déclara qu'il était sûr à 99 % que "l'effet de serre était en train de changer le climat". La réaction des industries impliquées fut immédiate. Des représentants des secteurs du pétrole, de l'acier et de l'automobile, entre autres, formèrent des groupes de pression portant des noms comme Coalition sur le climat planétaire (GCC) ou Comité d'information sur l'environnement (ICE). L'ICE décida de faire appel à des personnalités non convaincues de l'existence de l'effet de serre pour "faire revenir le réchauffement de la planète au stade d'hypothèse théorique et non de réalité" et semer le doute sur la recherche en climatologie, exactement comme les fabricants de cigarettes l'avaient fait pour la recherche sur le tabac. Les publicités de l'ICE interpellaient : "Si la Terre se réchauffe, comment se fait-il que Minneapolis (ou le Kentucky, ou un autre site) se refroidit ?" Le thème allait devenir récurrent : les données sur les températures sont manifestement fausses ; elles reflètent l'urbanisation (nombre de stations météorologiques se trouvent dans les villes ou proches des villes), et non un véritable réchauffement de la planète.

Les lobbies industriels ne pouvaient cependant se contenter de travailler l'opinion publique américaine. Ils devaient aussi faire face à une

## ■ Insensé

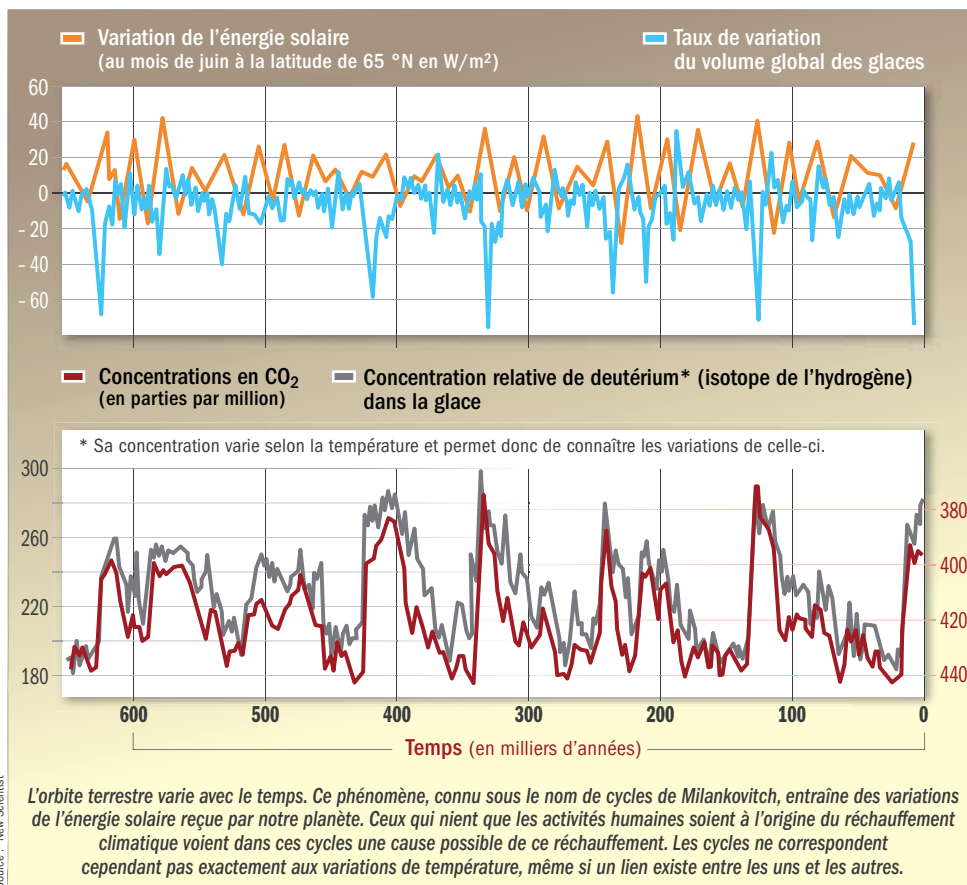
Dans une interview accordée à *El Mundo* lors de la 8<sup>e</sup> conférence des parties à la Convention des Nations unies pour la lutte contre la désertification, qui s'est tenue à Madrid du 3 au 14 septembre, le secrétaire exécutif de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, le Néerlandais Yvo de Boer, est allé droit au but :

**"Il y aura toujours des sceptiques, mais au niveau de connaissance où nous sommes, nier le réchauffement climatique, c'est comme prétendre que la Terre est plate." Pour de Boer, "il reste très peu de temps pour agir contre les effets du réchauffement climatique. Le protocole de Kyoto, qui expire en 2012, ne va aboutir qu'à une réduction de 5 % des émissions de gaz à effet de serre dans les pays industrialisés, alors que les scientifiques nous affirment qu'il faut parvenir à une baisse de moitié pour 2050." Dès lors, "l'enjeu de la conférence de Bali, début décembre, est clair : il faut impérativement entamer les négociations sur le protocole qui succédera à celui de Kyoto, pour parvenir rapidement à une lutte enfin efficace contre le réchauffement".**

◀ Dessin paru dans *The Economist*, Londres.



## ACTIVITÉS SOLAIRE ET TEMPÉRATURES DEPUIS 600 000 ANS



menace plus pressante : les propositions internationales pour lutter contre le réchauffement de la planète. Les Nations unies organisaient en 1992 un Sommet de la Terre à Rio de Janeiro et le changement climatique était la vedette du programme. L'ICE et la GCC réagirent en faisant fortement pression contre tout traité mondial sur la réduction des gaz à effet de serre. Ils furent épaulés par un rouage essentiel de la machine à nier : le George C. Marshall Institute, un groupe de réflexion conservateur. Deux mois à peine avant Rio, celui-ci publiait une étude concluant que les modèles avaient "nettement exagéré l'importance" de l'effet de serre et que le petit réchauffement qui se produisait peut-être reflétait une simple suractivité solaire.

## LA MÊME TACTIQUE QUE LES FABRICANTS DE CIGARETTES

La machine à nier adopta alors la tactique qui allait être au cœur de toutes ses campagnes : les groupes de réflexion s'associèrent avec des chercheurs dissidents qui étaient de leur avis. Le rapport évoqué ci-dessus fut ainsi repris par le météorologue Richard Lindzen, du MIT, dans une lettre au président George W. Bush. "J'ai considéré que j'avais l'obligation morale de préciser que la recherche n'en n'était qu'à ses débuts, que le consensus n'existait pas et qu'il y avait beaucoup de raisons d'être sceptique", déclara-t-il au magazine *Scientific American*.

Le sommet de Rio [qui a reconnu l'existence de l'effet de serre et recommandé aux Etats de faire revenir leurs émissions de gaz à effet de serre au niveau de 1990 d'ici à 2000] ouvrit la voie au sommet international de Kyoto où plus de cent pays allaient négocier un traité rendant obligatoire les recommandations de Rio – qui avaient été largement ignorées. Le GIEC venait de publier son deuxième rapport, et les conclusions de ses 2 500 membres semblaient catastrophiques pour les contestataires : certes, les variations solaires contribuaient légèrement au changement climatique, mais les données montraient surtout "une influence humaine perceptible sur le

climat". L'apparition de ce consensus ne perturba pas outre mesure la machine à nier. "Elle n'a fait qu'accélérer le recrutement de scientifiques susceptibles de semer la dissension et de laisser entendre que la communauté des chercheurs était divisée", raconte Dan Becker, de l'organisation écologiste Sierra Club. Ces recrues prirent d'assaut les médias. Soucieuse de justice et d'objectivité, la presse "n'évoqua plus l'influence humaine sur le climat qu'en précisant 'selon certains chercheurs', alors que l'immense majorité de la communauté scientifique admettait que les émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine contribuent au réchauffement climatique", raconte William Reilly, l'ancien patron de l'Agence américaine de l'environnement. Avec l'arrivée de George W. Bush à la présidence en 2001, la machine à nier avait désormais des amis à la Maison-Blanche. Dès mars de cette année-là, les Etats-Unis se retirèrent du traité de Kyoto. Une décision prise au moment où le GIEC rendait son troisième rapport, qui concluait que les années 1990 étaient probablement la décennie la plus chaude de l'histoire de la météorologie et que le récent changement du climat était en partie "imputable à l'activité humaine".

La météo elle-même semblait conspirer contre les sceptiques. L'été 2003 fut particulièrement violent, avec une vague de chaleur qui tua des dizaines de milliers de personnes en Europe. Le consultant Franz Luntz, homme clé de la conquête du Congrès par le Parti républicain en 1994, recommanda alors à ses clients républicains d'"insister plus que jamais sur les incertitudes du monde scientifique à propos du réchauffement" tout en recrutant encore plus d'"experts proches de leurs positions". Les experts en question travaillaient rarement directement sur le sujet (Lindzen, du MIT, étant une exception), mais le public n'y prit pas garde. Pour la plupart des profanes, un scientifique est un scientifique.

Il ne fut pas difficile de convaincre le Congrès. "A la Chambre des représentants, les responsables du groupe républicain considéraient en général qu'il n'était pas question de soutenir quoi que ce soit qui irait dans le sens d'un changement

# Moins de morale, plus de bon sens

Chroniqueur en vue, Robert J. Samuelson s'élève contre le catastrophisme de *Newsweek* et des autres médias.

THE WASHINGTON POST  
Washington

**N**ous autres journalistes, nous nous engageons souvent dans des croisades morales. L'une des dernières en date concerne le réchauffement climatique. Malheureusement, notre indignation moralisatrice ne fait pas toujours bon ménage avec un journalisme de qualité. C'est ce que rappelle à notre lucidité un récent dossier de *Newsweek* sur le réchauffement de notre planète. Car à trop vouloir opposer les bons aux méchants, il arrive qu'on simplifie à l'extrême une affaire compliquée. De toute évidence, le réchauffement climatique est une réalité. Comment réagir est toute la question.

Si vous avez raté l'article de *Newsweek*, en voici l'essentiel. Une "campagne bien coordonnée, bénéficiant d'importants financements et menée par des scientifiques sceptiques, des think tanks néolibéraux et des industriels, a semé le doute dans les esprits à propos du réchauffement". Cette "machine à nier" aurait entravé la lutte contre le réchauffement et continuerait de tourner à plein régime. Moralité : démontez les arguments de la "machine à nier" et le pays pourra enfin s'attaquer sérieusement au problème. L'article est très intéressant, si ce n'est qu'il est erroné.

Un silence assourdissant pèse sur un point clé du débat sur le réchauffement : nous n'avons pas la technologie pour y faire face. Il ne suffit pas qu'Arnold Schwarzenegger veuille ramener d'ici à 2050 les émissions de CO<sub>2</sub> à 80 % au-dessous de leurs taux de 1990 pour que ce soit possible. Au mieux, nous pouvons limiter l'augmentation des émissions. Si l'on en croit une étude publiée en 2006 par l'Agence internationale de l'énergie (AIE), les politiques actuelles entraînent un doublement des émissions de dioxyde de carbone (l'un des principaux gaz à effet de serre) d'ici à 2050 ; cette augmentation proviendrait pour 70 % des pays en développement. L'AIE a par ailleurs simulé le niveau des émissions si nous faisons appel en masse aux meilleures technologies actuelles : énergie solaire



**■ A la une**  
En titrant "Le réchauffement climatique est un canular", *Newsweek* a, à la mi-août, ouvert la polémique. Depuis, la presse américaine déborde des réponses et tribunes de ceux qui se sont sentis attaqués par la description que fait l'hebdomadaire américain de la "machine à nier". Sous les plumes de ces contestataires, les écologistes deviennent des djihadistes remarquables par leur intégrisme, et le réchauffement climatique "un conte pour enfants".

et éolienne, biomasse, voitures plus "vertes", appareils ménagers et bâtiments économes en énergie, davantage d'énergie nucléaire. Et même dans ce monde fantaisiste, les émissions mondiales en 2050 dépasseraient encore légèrement leurs niveaux de 2003.

De toute façon, si nous arrivons à diminuer les émissions de façon substantielle, ces réductions seront sans doute annihilées par la hausse de la consommation d'énergie en Chine ou ailleurs. Selon les projections du McKinsey Global Institute, entre 2003 et 2020 le nombre de véhicules en Chine passera de 26 millions à 120 millions, la superficie moyenne consacrée à l'habitat augmentera de 50 % et la croissance moyenne annuelle de la demande énergétique sera de 4,4 %. Même avec une gestion optimale de l'énergie, les besoins croîtront au minimum de 2,8 % par an.

Face à ces réalités, la "machine à nier" de *Newsweek* ne pèse pas bien lourd. Son influence reste modérée. Les grands médias y ont généralement été hostiles : ils n'ont cessé de présenter le réchauffement climatique comme une grave menace. Dès 1988, *Newsweek* titrait : "Effet de serre. Danger : plus d'étés très chauds en vue". En 2006, une couverture de *Time* était encore plus alarmiste : "SOYEZ INQUIETS. TRÈS INQUIETS". Alors, que faire à propos du réchauffement ? Voilà un vrai casse-tête. Bien sûr, il faut miser sur la recherche et le développement. Les progrès dans différents domaines, comme la biomasse, le nucléaire, l'enfouissement du dioxyde de carbone ou les batteries pour voitures hybrides pourraient contribuer aux économies d'énergie. Mais nous devons aussi nous rendre à l'évidence, au risque de passer pour de mauvais Américains : nous n'avons tout simplement pas de solution à ce problème.

Lorsque nous débattons du réchauffement climatique, nous autres, journalistes, devrions résister à la tentation de présenter les choses sous un jour moralisateur, comme l'a fait *Newsweek*. Sous cet angle, ceux qui contestent la gravité du problème ou la validité des solutions proposées sont systématiquement tournés en dérision, pris pour des naïfs, des illuminés ou des laquais de l'industrie. Or, en démocratie, le droit de penser autrement est essentiel, ou devrait l'être.

Robert J. Samuelson, *The Washington Post*, États-Unis

climatique", raconte le républicain David Goldston, ancien secrétaire général de la commission des sciences de la Chambre. "Nombre de membres du parti étaient convaincus que les résultats scientifiques avaient été truqués, voire inventés par les démocrates. Ils tiraient une grande partie de leurs informations de groupes de réflexion conservateurs et de groupes industriels." Quand, en 2003, le Sénat demanda l'élaboration d'une stratégie nationale pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, les deux Chambres durent accorder leurs violons. "Le négociateur de la Chambre des représentants dit en gros : 'Vous savez, on n'acceptera pas ça', et celui du Sénat répondit : 'Ouais, on sait', et toute l'affaire fut enterrée dans une bonne humeur relative. C'était couru d'avance", ajoute Goldston.

## UN NOYAUTAGE EN RÈGLE DES INSTITUTIONS

La machine à nier ne veillait pas uniquement à étouffer les lois dans l'œuf. Elle s'efforçait également d'éviter que le public exige des actes. Il lui fallait donc gérer soigneusement ce qu'écrivaient et déclaraient les autorités et les scientifiques dépendant du pouvoir. Le gouvernement nomma d'anciens lobbyistes du charbon et du pétrole à des postes clés de l'élaboration de la politique climatique. Les autorités firent en sorte que tout rapport et tout discours jette un doute sur les conclusions des études climatologiques – de façon à empêcher qu'elles puissent servir de base à des décisions politiques.

La réaction au dernier rapport du GIEC, en février 2007, a montré que les sceptiques avaient encore de la ressource. Non contents d'offrir 10 000 dollars aux scientifiques prêts à critiquer le texte, ils mettent en avant un nouveau thème : même si le monde est en train de se réchauffer, et même si ce réchauffement est dû en partie à la combustion des carburants fossiles, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. D'une certaine manière, la machine à nier est désormais en mode pilotage automatique. "Certains membres du Congrès ont complètement intégré cet état d'esprit", confie Manik Roy, du Centre Pew sur le réchauffement climatique, et ils n'ont donc plus besoin d'être conseillés par les groupes de réflexion et par les scientifiques dissidents qui les gavent d'arguments depuis vingt ans.

Malgré tout, les contestataires rencontrent toujours plus d'obstacles. Après s'être fait tancer par le Sénat pour avoir versé 19 millions de dollars durant plusieurs années à des organismes fournissant "des données très contestables", pour reprendre les termes du sénateur [démocrate] Jay Rockefeller, ExxonMobil vient de mettre un terme à ce soutien. Un porte-parole du groupe pétrolier a déclaré en juin que celui-ci ne doutait pas des risques que posait le changement climatique. Autre choc, Bush a annoncé début août qu'il organiserait fin septembre un sommet sur le réchauffement, dans le but de réduire les émissions de gaz à effet de serre en 2008. Les sceptiques en ont été sidérés. D'autant qu'en 2009, ils risquent de ne plus avoir d'amis à la Maison-Blanche. Tous les candidats démocrates à la présidence considèrent officiellement le réchauffement climatique comme une menace réelle et promettent de faire voter des réductions similaires à celles adoptées par la Californie et d'autres États. Dans le camp républicain, seul John McCain – qui fut longtemps la principale personnalité républicaine à aborder la question – soutient une telle politique. Sharon Begley

## PROPAGANDE Une extraterrestre au Parlement australien

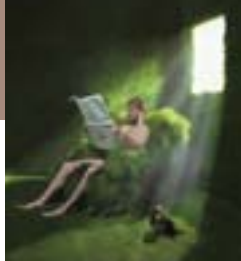
En quelques mots, une éditorialiste tourne en ridicule les arguments d'une députée australienne.

**A**près avoir sans nul doute testé personnellement l'atmosphère régnant sur plusieurs planètes, une petite clique de parlementaires libéraux emmenée par la délicate timbrée qu'est Danna Vale est parvenue à la conclusion que le réchauffement climatique est un phénomène à l'échelle de la Voie lactée et qu'en conséquence le gouvernement aus-

tralien n'y peut rien. Leur rapport conforte sans conteste dans leur opinion ceux qui soupçonnaient depuis longtemps madame la députée Danna Vale d'être une extraterrestre. De quel coin de notre Univers vient-elle exactement ? Cela reste flou, mais on trouve un sérieux indice dans ce document quand on y lit que Triton (le plus gros satellite de Neptune) est très magnaniment qualifié de "planète". Triton n'a jamais été une planète. Triton est une grosse lune, c'est vrai, mais il n'a jamais été plus qu'une lune.

En fait, ce qu'il y a de plus intéressant avec Triton, c'est qu'il présente une orbite rétrograde – pour le dire plus simplement, il tourne dans le sens inverse de celui de sa planète. Tout comme Danna Vale et ses coauteurs, qui ont embrassé la cause des sceptiques du changement climatique près de douze mois après que leur patron, le Premier ministre John Howard, s'est excusé d'avoir mis en doute ce phénomène et déclaré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Annabel Crabb,  
*The Sydney Morning Herald*, Australie



## “L'écologie, c'est souvent du néocolonialisme”

Couche d'ozone, réchauffement...  
A chaque fois, le Nord impose ses diktats, juge Luiz Carlos Molion.  
Pour ce météorologue brésilien, notre planète se refroidirait plutôt.

ISTOÉ  
São Paulo

### Sur quelles bases vous fondez-vous pour affirmer qu'il n'y a pas de réchauffement de la planète ?

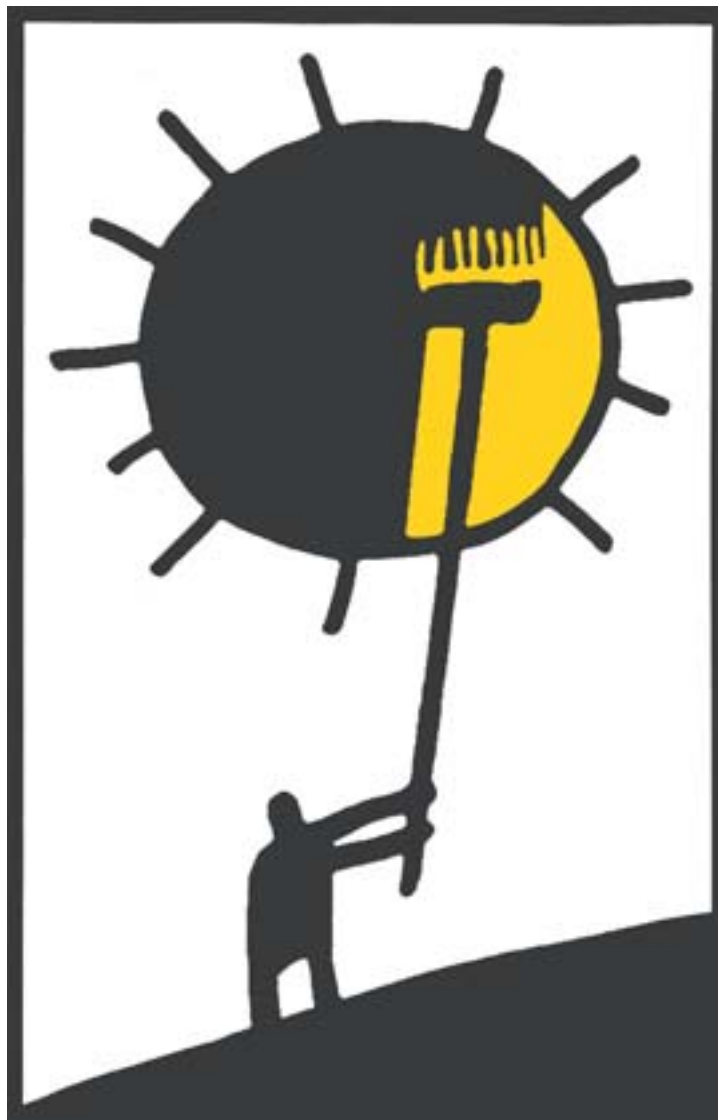
**LUIZ CARLOS MOLION** Il est difficile d'affirmer qu'il existe un réchauffement mondial. L'hémisphère Sud est différent de l'hémisphère Nord, ce qui limite considérablement le sens des mesures de températures et la pertinence de la notion de température moyenne mondiale. Les données des 44 Etats continentaux des Etats-Unis, qui disposent d'une infrastructure de mesures parfaitement opérationnelle, indiquent qu'au cours des années 1930 et 1940 les températures étaient plus élevées qu'aujourd'hui. Sur la période de cent cinquante ans qui sert de référence aux défenseurs de la thèse du réchauffement, on voit clairement qu'il y a eu une époque, entre 1925 et 1946, où la température moyenne mondiale a augmenté de près de 0,4 °C. La question se pose : ce réchauffement-là était-il dû au CO<sub>2</sub> ? Comment cela aurait-il été possible, à une époque où l'homme libérait dans l'atmosphère moins de 10 % de ce qu'il libère aujourd'hui ? Après la guerre, lorsque l'activité industrielle et la consommation de pétrole ont augmenté, les températures ont chuté.

### Quelle serait l'origine de ces variations de températures ?

Voilà dix ans, on a découvert que l'océan Pacifique régule sa température d'une manière très spécifique. Il a un effet important sur le climat mondial. En effet, l'atmosphère terrestre se réchauffe par le bas, ce qui signifie que c'est au niveau du sol que les températures sont les plus fortes et qu'au fur et à mesure que vous vous élevez, la température baisse. A l'altitude à laquelle vole un avion de ligne, par exemple, elle atteint - 45 °C à - 50 °C. Or le Pacifique occupe un tiers de la superficie de la Terre. Il est donc évident que d'éventuelles variations de température à la surface du Pacifique affecteraient le climat.

### Le Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) aurait donc tort ?

Ce groupe ne tient pas compte de toutes les données. Il y a par exemple ce problème épineux de la concentration en CO<sub>2</sub>. Le GIEC affirme que les concentrations atteintes en 2005, soit 339 ppm (parties par million), ont été les plus fortes de ces 650 000 dernières années. C'est ridicule. La série utilisée commence en 1957 et ne fait pas mention des mesures de concentration de gaz carbonique antérieures. On dirait que personne ne s'en est soucié avant. L'augmentation de CO<sub>2</sub> n'est pas un phénomène nouveau. Au cours de ces cent cinquante dernières années, nous avons déjà atteint 550 ppm, voire 600 ppm. Pourquoi ne pas en tenir compte ?



▲ Dessin de Kopelnitsky, Etats-Unis



■ ▲ **Biographie**  
Ce chercheur brésilien n'est ni un inconnu ni un farfelu. Docteur en météorologie, formé en Angleterre et aux Etats-Unis, membre de l'Institut d'études avancées de Berlin, ce natif de São Paulo, âgé de 61 ans, représente le Brésil auprès de l'Organisation météorologique mondiale.

Parce que ces chiffres ne vont pas dans le sens de la thèse en vigueur ? Toute personne non avertie pense, lorsque les choses sont présentées de la sorte, que les mesures n'ont débuté qu'il y a cinquante ans. C'est comique.

### S'agit-il alors de craintes récurrentes ?

J'ai des photos de la une de *Time* annonçant en 1945 : “Le monde est en train de bouillir”. Puis, en 1947, les titres annonçaient le retour d'une période de glaciation. Aujourd'hui, on parle à nouveau de réchauffement. Ce n'est pas que les événements sont cycliques, c'est que les facteurs qui jouent un rôle dans la météorologie terrestre sont très nombreux. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le climat de la Terre résulte de tout ce qui se produit dans l'Univers. Par ailleurs, nous disposons de données recueillies aussi bien par les satellites que par les navires météorologiques indiquant que l'océan Pacifique se réchauffe en dehors des tropiques – d'où la fonte des glaciers – et se refroidit au niveau tropical, ce qui signifie que nous entrons dans une nouvelle période froide.

### Qui pourrait être intéressé par la thèse du “réchauffement” ?

Quand je dis que nous sommes très probablement dans un processus de refroidissement, je l'affirme sur la base de données. Le Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat,

comme son nom l'indique, est constitué de personnes désignées par leurs gouvernements. Les représentants du G7 ne font pas les choses au hasard. Ils défendent les intérêts de leurs gouvernements. Nous avons des précédents, comme l'histoire du trou dans la couche d'ozone qui serait dû aux chlorofluorocarbures (CFC). Les brevets sur ces gaz étaient tombés dans le domaine public. On a alors inventé cette histoire selon laquelle les CFC détruisaient la couche d'ozone. Tout a commencé exactement de la même manière qu'aujourd'hui. En 1987, une réunion a été organisée à Montréal sous la présidence de Margaret Thatcher. Il en a résulté un protocole obligeant les pays sous-développés à éliminer les CFC, que le Brésil a signé. Depuis, nous avons appris que s'il l'a signé, c'était parce que c'était l'une des conditions imposées par le FMI pour aider le Brésil à faire face à sa dette extérieure. Il est clair que les intérêts derrière tout cela ne relèvent en rien de la protection environnementale.

### Mais la réduction des émissions de CFC n'a-t-elle pas été une mesure importante ?

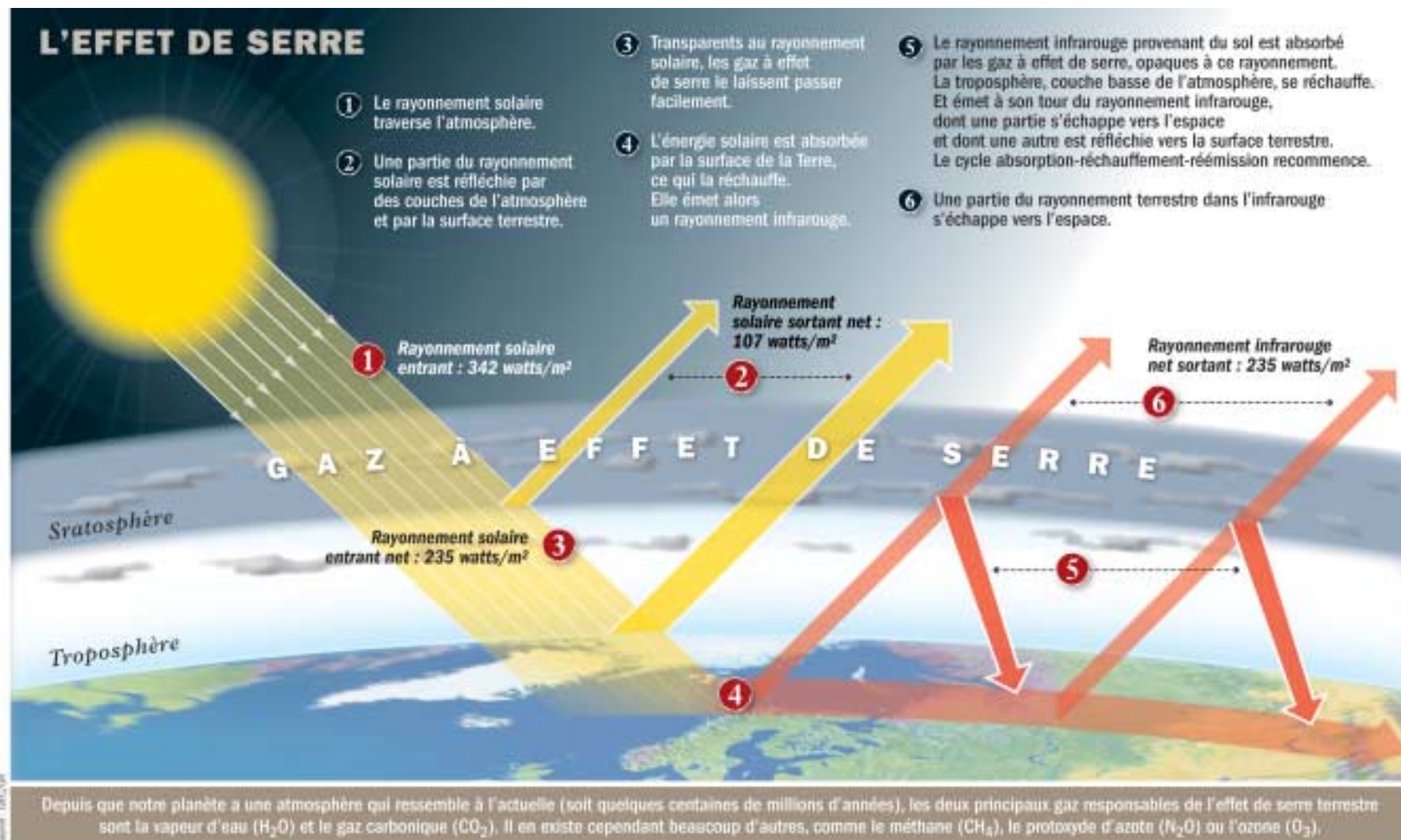
Dans son film *Une vérité qui dérange*, l'ex-vice-président des Etats-Unis Al Gore affirme : “Nous avons résolu un problème crucial : celui de la destruction de la couche d'ozone.” Comment a-t-on pu le résoudre, alors que les scientifiques de l'époque affirmaient que la couche d'ozone ne pourrait se rétablir qu'après 2100 ? Il s'agit d'une attitude néocolonialiste. Le colonialisme traditionnel veut que l'on place des troupes pour maintenir l'ordre et la domination. S'agissant du néocolonialisme, la domination s'exerce par la technologie, l'économie et, aujourd'hui, par un terrorisme climatique comme cette idée de réchauffement planétaire. Personne ne parle plus du trou dans la couche d'ozone, alors qu'en réalité, selon les prévisions actuelles, en octobre, ce trou n'aura jamais été aussi important.

### Si l'on accepte votre thèse, les scientifiques défendant l'idée d'un réchauffement climatique font preuve de malhonnêteté...

Je pense que les scientifiques sont honnêtes, mais qu'il y a aujourd'hui beaucoup plus de fonds mis à la disposition des chercheurs défendant la thèse du réchauffement de la planète. Ces fonds proviennent de gouvernements qui perçoivent des taxes de secteurs industriels qui sont parties prenantes dans cette affaire. Beaucoup de scientifiques se prostituent et se vendent pour que leurs projets soient approuvés. Ils marchent la main dans la main avec le GIEC.

### Vous considérez que le fait que vous défendiez une position contraire ne joue pas en votre faveur ?

Au sommet de Rio, en 1992, j'ai débattu avec Mario Molina, qui a été le premier à émettre l'hypothèse que les chlorofluorocarbures détruisaient peut-être la couche d'ozone. En 1995, il a remporté le prix Nobel de chimie. Le professeur Molion, lui, est passé à la trappe. De 1992 à 1997, je n'ai plus été convié à une seule rencontre internationale. J'avais obtenu une subvention de 50 000 dollars du Programme des Nations unies pour mener des recherches sur l'Amazonie. Elle a été annulée. **Propos recueillis par Rodrigo Rangel**



## Six leçons à l'usage des sceptiques

CO<sub>2</sub>, océan, température, zone froide en Antarctique... L'hebdomadaire *New Scientist* réfute un à un les arguments des anti-réchauffement.

NEW SCIENTIST  
Londres

**1** Lors des dernières périodes glaciaires, on observe un décalage entre l'augmentation du niveau de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère et celle des températures ; ces deux phénomènes ne sont donc pas liés.

Des échantillons de glace vieille de plusieurs centaines de milliers d'années, extraits des couches couvrant l'Antarctique et le Groenland, n'indiquent pas qu'il existe une corrélation parfaite entre les niveaux de température et de CO<sub>2</sub> dans le passé. Ce décalage montre que la hausse de CO<sub>2</sub> n'a pas déclenché le réchauffement initial à la fin de ces périodes de glaciation – ce que d'ailleurs personne n'a jamais prétendu. Il ne bat pas en brèche pour autant la thèse selon laquelle une plus forte concentration de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère réchauffe la planète.

Nous savons que le CO<sub>2</sub> est un gaz à effet de serre parce qu'il absorbe le rayonnement infrarouge et en conséquence le réémet. La physique de base suffit à prouver que ce type de gaz piège la chaleur émanant de la Terre, et que la planète serait bien plus froide s'il en était autrement. Il n'en reste pas moins que beaucoup d'autres facteurs influent sur le climat et que, si ces derniers sont profondément modifiés, la relation entre CO<sub>2</sub> et température sera moins nette.

▼ Dessin de Barrigue paru dans *Le Matin*, Lausanne.



Quant aux alternances de phases glaciaires et tempérées qu'a connues notre planète, elles s'expliquent par les variations de son orbite, également appelées cycles de Milankovitch. Ces variations modifient la quantité d'énergie solaire parvenant jusqu'à la Terre. Ces cycles correspondent à la plupart – sinon à la totalité – des transitions climatiques. Cependant, ils n'ont qu'un faible effet direct en matière de réchauffement ou de refroidissement. Ce qui donne à penser qu'un effet rétroactif a amplifié les changements de température initiaux. Les carottes glaciaires montrent qu'il existe une très nette corrélation entre niveaux de CO<sub>2</sub> et températures depuis un demi-million d'années. Il faut environ 5 000 ans pour qu'une phase glaciaire se termine

et, après le décalage initial, la température et les concentrations de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère s'élèvent de concert pendant au moins 4 000 ans.

Il semble donc que, à la fin des périodes glaciaires, le réchauffement initial provoqué par les variations d'orbite a accru les émissions de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère, ce qui à son tour a élevé encore les températures puis la quantité de gaz carbonique libérée, et ainsi de suite. Une partie du CO<sub>2</sub> supplémentaire émis provenait probablement des océans. Ce gaz est en effet moins soluble dans l'eau chaude, aussi les mers chaudes en libèrent-elles dans l'air. Cela n'explique toutefois que très partiellement l'augmentation. Un autre facteur serait d'ordre biologique : au fur et à mesure de sa croissance puis de sa chute au fond des mers, le phytoplancton absorbe le CO<sub>2</sub>. Les changements dans les vents, les courants et la salinité induits par le réchauffement de la planète auraient entravé la croissance de ces micro-organismes.

Si l'augmentation de CO<sub>2</sub> n'a joué qu'un rôle mineur dans les périodes glaciaires, en remontant plus avant dans le temps on trouve des exemples de réchauffement déclenché par cette augmentation. Mais ce que les phases de glaciation nous indiquent avant tout est que les températures peuvent influencer sur les concentrations de CO<sub>2</sub> et inversement, ce qui est préoccupant. A l'heure actuelle, les océans absorbent jusqu'à 40 % du CO<sub>2</sub> d'origine humaine. Si à cause de l'élévation de température ils se mettent plutôt à en libérer, une diminution des émissions d'origine humaine ne fera guère de différence. ▶



# en couverture

## 2 Il a déjà fait plus chaud par le passé, alors pourquoi faire toute une montagne du réchauffement actuel ?

D'abord, il convient de rappeler que tout ce que nous croyons savoir sur le climat qui régnait sur Terre il y a 150 ans tient de l'estimation. Il s'agit d'une reconstruction à partir de preuves indirectes telles que les carottes glaciaires. Plus nous remontons dans le temps, plus les incertitudes sont grandes. Il est cependant incontestable que la Terre a connu des températures plus élevées que celles que nous vivons.

La période la plus chaude s'est probablement déroulée durant le maximum thermique paléocène-éocène, il y a environ 55 millions d'années. Cet événement a coïncidé avec des extinctions massives d'espèces, et à cette époque les températures moyennes ont gagné de 5 °C à 8 °C en quelques milliers d'années. L'océan Arctique atteignait 23 °C. Les niveaux d'isotopes dans le plancton fossile montrent que ce réchauffement était dû à la libération massive de méthane ou de CO<sub>2</sub>. La dernière thèse en date en attribue la cause à la lave rejetée par une série de gigantesques éruptions volcaniques, qui a chauffé des dépôts de charbon. Nous tiendrions là un exemple de réchauffement catastrophique de la planète provoqué par la libération soudaine de quantités massives de carbone fossile dans l'atmosphère. La période chaude a duré 200 000 ans.

Est-il possible de comparer la situation de réchauffement actuelle à ces périodes de réchauffement naturel du passé ? La réponse est non. Les facteurs naturels tels que les changements dans la quantité d'énergie solaire parvenant jusqu'à la Terre ne peuvent expliquer que très partiellement le réchauffement actuel. Et le fait qu'il a fait plus chaud par le passé ne signifie pas non plus que le réchauffement futur n'a rien d'inquiétant. Le niveau de la mer a été des dizaines de mètres plus élevé durant les périodes chaudes antérieures – suffisamment pour submerger de nombreuses grandes villes.

## 3 Les émissions de gaz carbonique par l'homme sont infimes si on les compare à celles d'origine naturelle.

Oui, il est vrai que les émissions de CO<sub>2</sub> imputables à l'activité humaine sont faibles par rapport aux sources naturelles. Pourtant, les carottes glaciaires montrent que les niveaux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère sont restés plutôt stables – entre 180 et 300 parties par million (ppm) pendant un demi-million d'années – avant de monter en flèche : jusqu'à plus de 380 ppm depuis le début de l'ère industrielle. Les sources naturelles sont contrebalancées par les modes naturels d'élimination. Par exemple, la décomposition des matières organiques libère d'énormes quantités de CO<sub>2</sub>, mais les plantes en absorbent autant tout au long de leur croissance. Les niveaux de CO<sub>2</sub> ont augmenté parce que la proportion du gaz entrant dans l'atmosphère chaque année est quelque peu supérieure à celle absorbée par les puits naturels de carbone.

Plusieurs éléments prouvent que nous sommes responsables de cet excédent. Comme la baisse du taux de carbone 14 (un isotope du carbone) dans l'atmosphère pour la période comprise entre 1850 et 1954. Une baisse qui n'est explicable que si une bonne partie du carbone relâché dans l'atmosphère à l'époque provenait de combustibles fossiles, qui ne contiennent pratiquement pas de carbone 14.

## 4 Il fait trop froid là où je vis. Un peu de réchauffement fera du bien.

Dans quelle mesure le réchauffement climatique concerne-t-il personnellement chacun d'entre nous ? Tout dépend du lieu d'habitation, du métier et des loisirs de chacun. La situation va considérablement s'aggraver au moment où le thermomètre dépassera de plus de 3 °C les niveaux actuels ; ce qui sera le cas avant la fin du siècle dans les scénarios les plus pessimistes. A ce moment, plus d'un tiers des espèces seront menacées d'extinction. Les rendements agricoles chuteront dans la plupart des régions du monde. Des millions de personnes devront faire face aux inondations littorales. Quand on réfléchit aux conséquences du réchauffement, il faut garder à l'esprit que même les pays qui échappent aux pires effets directs seront touchés sur le plan économique et politique par des événements survenus ailleurs.

## 5 Tout est la faute du rayonnement cosmique.

Vers la fin des années 1990, des scientifiques danois ont relancé l'idée que les particules de haute énergie appelées rayonnement cosmique influeraient sur la formation des nuages en ionisant l'atmosphère. A en croire Henrik Svens-

mark, du Centre spatial national danois, moins il y a de rayons cosmiques, moins il y a de nuages, et moins la Terre se réchauffe. Selon lui, c'est ce qui explique le réchauffement actuel. Il a avancé cette thèse dans le livre qu'il a écrit avec le journaliste scientifique Nigel Calder (qui a travaillé à *New Scientist* de 1962 à 1966).

Svensmark part de l'hypothèse que l'ionisation de l'air par les rayons cosmiques provoque un transfert de charge électrique vers les aérosols, lesquels forment alors des amas d'une taille suffisante pour déclencher la condensation de l'eau et donc la formation de nuages. Pour l'heure, aucune preuve concluante ne vient étayer cette thèse. Les expériences en cours au laboratoire de physique des particules du CERN, près de Genève, pourraient valider l'existence du processus, mais même ainsi cela ne prouverait pas son importance dans le monde réel : l'atmosphère contient déjà nombre de noyaux de condensation susceptibles de créer des nuages, alors pourquoi quelques-uns en plus seraient-ils déterminants ?

Plus récemment, Svensmark a soutenu qu'il existe une corrélation entre couverture nuageuse à basse altitude et rayons cosmiques. Mais une corrélation ne prouve pas un lien de cause à effet. Enfin, rien ne prouve que moins de nuages signifie un monde plus chaud. C'est encore un sujet de débat entre scientifiques. Enfin et surtout, même si les rayons cosmiques ont effectivement une influence sur la couverture nuageuse et la température, ils n'expliquent pas le réchauffement rapide des dernières décennies.

## 6 L'Antarctique se refroidit et les couches de glace s'épaississent.

A l'évidence, la péninsule Antarctique, qui avance dans la mer, s'est réchauffée. En revanche, l'analyse de données recueillies entre 1966 et 2000 a permis de conclure en 2002 que l'intérieur du continent s'est refroidi. Il ne s'agit pourtant pas d'une preuve que la planète ne s'est pas réchauffée. Les modèles climatiques ne prédisent pas un réchauffement uniforme du globe. Le refroidissement de l'Antarctique est dû au renforcement des vents circulant autour du continent, qui empêche l'air plus chaud de parvenir jusqu'à l'intérieur des terres.

**Catherine Brahic, David L. Chandler, Michael Le Page, Phil McKenna, Fred Pearce**

► Dessin de Daniel Pudles paru dans *The Guardian*, Londres.



## CONTESTATION Demandez aux climatologues

Les sceptiques ne se rencontrent pas qu'aux Etats-Unis. Dans la *Far Eastern Economic Review* de Hong Kong, Syun-Ichi Akasofu, ancien directeur du Centre de recherche international de l'Arctique, s'élève contre "ces règlements imposés pour prévenir le réchauffement global alors même que celui-ci n'est que très mal compris ; des règlements dont l'impact sur ce réchauffement est très faible mais dont les effets immédiats sont nuisibles aux peuples et aux économies". Selon ce spécialiste d'origine japonaise des aurores boréales, "l'exemple de l'Arctique est excellent. Les glaces devraient y disparaître, probablement vers 2040, affirment certains. Mais cette hypothèse est le fruit d'un seul modèle, conçu à partir d'une seule théorie... alors qu'il existe beaucoup de théories concurrentes, qui ne sont jamais citées, voire sont

occultées." Et le climatologue de poursuivre : "Si le Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) associe si facilement le réchauffement au CO<sub>2</sub>, c'est parce que ce gaz à effet de serre est une explication possible. Le GIEC, qui est composé de météorologues et de physiciens, mais – chose curieuse – de peu de climatologues, a sauté sur cette solution facile et a rejeté toutes les autres. Et l'absence de recherches sur d'autres thèses contribue considérablement à donner l'impression d'une unanimité sur une question qui est pourtant très mal comprise." Syun-Ichi Akasofu recommande donc aux gouvernements asiatiques d'investir dans la recherche et de ne pas se laisser impressionner par les Occidentaux, dont les affirmations sur le climat reposent sur "une science de petite qualité et des hypothèses très aléatoires".

# Non à la fin du monde !

Stefan Rahmstorf est devenu outre-Rhin le pape de la lutte contre le réchauffement. Un groupe d'intellectuels dénoncent son catastrophisme.

FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG  
Francfort

**N**ous sommes des citoyens ordinaires qui ne souhaitons rien tant que d'accélérer le passage à des technologies n'utilisant plus les énergies fossiles. Nous conduisons des voitures peu gourmandes en carburant. Nous essayons de nous faire une idée objective de la situation du climat et de contribuer à un changement de comportement en matière d'énergie.

Mais nous sommes spécialistes des médias, scientifiques, hommes de médias, intellectuels, et nous avons une mémoire. Et ce n'est pas la première fois que nous vivons cette hystérie de la fin du monde. Exemple : la mort des forêts. "Aucun scientifique sérieux" ne pouvait nier dans les années 1980 que la forêt était en train de mourir à grande échelle. Aujourd'hui, nous savons que c'était un mirage alimenté par un groupe de pression avide de subventions, jouant des peurs irrationnelles liées à l'approche romantique de la nature qu'ont les Allemands.

Avec sa rhétorique idéologisée de faute-pénitence-expiation, la "catastrophe climatique" est en voie de devenir une religion laïque mettant tout dans le même sac – y compris les questions fondamentales de la démocratie, de la pauvreté et du développement dans le monde. Les régions privilégiées du globe voient réapparaître la censure intellectuelle et les raccourcis que nous avons connus dans les débats sur l'atome, sur la paix ou sur l'environnement.

Ce qui nous préoccupe, c'est la certitude avec laquelle le monde scientifique proclame comme absolus des discours qui sont également politiques. Karl Popper décrit ainsi la fonction du travail scientifique : "Toutes les théories sont des hypothèses, toutes peuvent être démontées. Le jeu de la science n'a fondamentalement pas de fin. Celui qui décide un jour que les principes scientifiques n'ont pas à être vérifiés plus avant, mais sont à considérer comme définitivement vérifiés, sort du jeu." Au nom de l'urgence, de l'inéluctabilité d'une fin du monde lointaine, inexorable, on se permet de prendre en otages sans condition les âmes, les hommes, les stratégies politiques, les investissements économiques.

Les questions climatiques sont profondément liées aux peurs ancestrales de l'homme et celui qui a le pouvoir de les interpréter peut faire tout ce qu'il veut. C'est de cela qu'ont vécu les religions dominatrices, que se sont engraisées les dictatures. C'est pour cette raison que nous devons démocratiser, modérer et, oui, relativiser ces peurs. Stefan Rahmstorf se moque que les médias créent de l'hystérie. Les tabloïds, par exemple, nous ont prédit au printemps une fin imminente ("Nous n'avons plus que douze ans !"). Le film d'Al Gore *Une vérité qui dérange*, une



œuvre de propagande superficielle, défend des thèses auxquelles même la fraction radicale des climatologues ne croit plus. Rahmstorf l'a trouvé utile. Il avait pourtant ici, comme dans nombre d'autres cas, toute latitude pour intervenir et s'interroger sur la qualité des propos tenus. Malheureusement, ce genre de choses ne l'intéresse pas. Les catastrophistes affirment depuis quelques années que le Gulf Stream va bientôt disparaître, à la suite de quoi une période glaciaire frappera l'Europe. Entre-temps on a appris que les mesures sur lesquelles reposait cette menace étaient erronées : le Gulf Stream de l'Atlantique Nord ne montre pour le moment aucune tendance claire à l'affaiblissement malgré le réchauffement climatique. Cruelle déception pour les prophètes de la fin du monde !

En persécutant fanatiquement ceux qui ne pensent pas comme lui, Rahmstorf ne sert ni lui-même, ni le débat sur le climat. Les plus grandes découvertes scientifiques, de Newton à Freud et Einstein en passant par Darwin, ne sont pas nées à la suite de persécutions contre ceux qui pensaient autrement. La science de Rahmstorf doit proposer des modèles et reconnaître ses zones d'incertitude, surtout quand il s'agit d'un système aussi complexe que le climat. Quand les scientifiques transforment leurs suppositions en dogmes, ils deviennent des soldats de la foi, et c'est ensuite au temps qu'il appartient de réfuter leurs affirmations. Voilà pourquoi nous nous accordons le droit de douter. Notre position est sans espoir, pas vraiment excitante et désespérément minoritaire. Mais il faut bien, face à la mise au pas quasi totale de l'opinion publique, que quelqu'un défende un certain scepticisme. Afin qu'il reste possible de penser (à) l'avenir.

**Christian Bartsch, Günter Ederer, Matthias Horx, Wolf Lotter, Dirk Maxeiner, Josef Reichhoff et Wolfram Weimer**

▲ Dessin d'Ares, La Havane.

■ **Trop cool**  
Salon.com est très critique avec le nouvel opus de Bjørn Lomborg. Pour ce magazine en ligne américain, "dans son livre *Cool It!* Lomborg occulte totalement le cœur du débat, à savoir les prévisions les plus alarmistes émises par le GIEC". Le Danois ignore complètement les données qui le contrarient et il se concentre sur les moins préoccupantes, raisonnant ensuite comme si ces données recueillaient l'unanimité. Le webzine y voit l'archétype de la méthode du Danois : picorer ici et là les éléments qui lui conviennent, ignorer leur contexte, et les assembler en une démonstration mêlant demi-vérités et approximations.

## Bjørn Lomborg contre Kyoto

Le statisticien danois mène depuis longtemps une campagne visant à relativiser le réchauffement. *The Wall Street Journal* lui ouvre ses colonnes à l'occasion de la sortie de son ouvrage *Cool It!*

Les importants dégâts provoqués par le cyclone Dean dans l'Atlantique ont défrayé la chronique. Certains commentateurs y ont vu un message de la nature disant que les effets du changement climatique étaient devenus incontrôlables et qu'il était temps d'agir. Quelle mauvaise interprétation !

Aujourd'hui, les zones situées sur le littoral, particulièrement exposées aux intempéries, sont plus recherchées que jamais. En Floride, les comtés de Dade et de Broward sont plus peuplés que ne l'était en 1930 l'ensemble des 109 comtés côtiers qui s'étendent du Texas à la Virginie. Il est évident que plus un lieu exposé est peuplé, plus les dégâts seront importants en cas de catastrophe. C'est s'en étonner qui est étonnant...

Même si les Etats-Unis et l'Australie ratifiaient le protocole de Kyoto et appliquaient ses dispositions jusqu'en 2050, les résultats seraient dérisoires : cela ne diminuerait les dégâts que de 0,5 % par rapport au scénario de non-ratification. Il existe des moyens d'action beaucoup plus efficaces. Pour commencer, les localités les plus exposées devraient disposer de meilleurs plans de sensibilisation, d'évacuation et de distribution des secours. En dehors de ces mesures d'urgence, on pourrait envisager toute une série de mesures préventives, comme la réglementation des zones à risques et l'abandon des contrats d'assurances subventionnés et bon marché, qui encouragent les gens à construire dans des secteurs dangereux. Les autorités devraient également renforcer et mieux faire appliquer les normes de construction pour que les ouvrages puissent résister à des vents plus forts. Elles devraient aussi entretenir et moderniser le réseau de digues et de remblais, ainsi qu'investir davantage dans l'amélioration des systèmes de prévision et d'alerte.

Après le passage de l'ouragan Katrina, une compagnie d'assurances a constaté que 500 communes qui avaient mis en place toutes les mesures de prévention contre les cyclones n'avaient subi qu'un huitième des dégâts enregistrés par ceux qui n'avaient pas été aussi prévoyants. En dépensant 2,5 millions de dollars, ces communautés s'étaient évitées 500 millions de dollars de dommages. Intensifions nos recherches en vue de réduire le coût des énergies qui ne reposent pas sur le carbone ! Cette politique serait bien plus efficace que le protocole de Kyoto et reviendrait dix fois moins cher. Que cela nous plaise ou non, les dégâts causés par des cyclones sont de plus en plus lourds. Mais, alors que le protocole de Kyoto nous coûterait plusieurs milliers de milliards de dollars pour une réduction des dégâts d'à peine 0,5 %, de simples mesures préventives seraient beaucoup moins onéreuses et cent fois plus efficaces.

**Bjorn Lomborg, The Wall Street Journal, New York**